

Rien n'obligeait Camille Lepage à rester sept mois en République centrafricaine. Mais une insatiable curiosité et un implacable sens de la justice l'animaient.

Avant de se vouloir photographe, voire journaliste, l'ambition de Camille était d'abord de rendre justice aux gens qu'elle côtoyait. Cela demande du temps, de la patience et un amour certain de la vérité.

Car sitôt levé l'objectif que les attitudes, actes et regards changent. Et il faut un talent particulier pour savoir désamorcer l'artificiel qui se fige dans le réel lorsqu'on tente de le photographier.

C'était là un talent que possédait Camille comme peu d'autres.

L'acte photographique dénature souvent l'environnement qu'il tente de documenter. Il n'en saisit qu'une part infime, cadrant ce qui paraît le plus évident à l'œil, l'isolant du contexte matériel et immatériel trop souvent infiniment plus complexe et profond dans lequel il évolue.

Ce qui n'était pour le sujet qu'un acte fini dans le temps devient alors sous la gouverne du photographe étranger un symbole immortel et généralisant, cristallisant ce qui semble *a priori* être une vérité parlant d'elle-même.

Un anti-Balaka découpant une victime à coup de machettes. Un Séléka blessé, sur le point de mourir. Une Banguissoise éplorée par la perte d'un être aimé.

Des photos qui illustrent mais ne rendent pas justice et n'expliquent pas. Car le sujet évoluera, créant d'autres vérités pour lui-même et les autres. Des vérités qui viendront parfois même contredire l'*a priori* qui s'est tracé un chemin de lumière vers la chambre noire du photographe. Et c'est un exercice d'une grande humilité que de comprendre que la vérité ne s'image que rarement.

Que les actes, regards et attitudes qu'on fossilise sur film découlent d'histoires plus anciennes qu'il faut d'abord prendre le temps de comprendre pour véritablement les exposer. C'est ce que Camille tentait toujours de faire, allant plus loin que la simple photo de guerre montrant l'acte barbare, pour poser son objectif sur l'humanité même qui se cache derrière la « barbarie ».

Cette humanité qui en est la source, et qu'on occulte trop souvent pour nous faire croire à nous-même que cette violence n'a rien à voir avec nous.

Camille aurait fort bien pu faire comme tant d'autres et ne se rendre en Centrafrique que pour quelques jours à la fois, documentant ce qui se montre évident aux yeux neufs de l'observateur étranger. Mais elle avait décidé de rester, d'y vivre et d'y partager la vie des Centrafricains, dans le meilleur comme dans le pire.

Puissent ses images d'abord raconter la vie d'un pays qu'elle a aimé comme peu d'autres l'ont aimé, et rendre justice, à vos yeux, à ce qu'elle a toujours voulu et su faire ressortir dans ses photos; l'Homme, bon comme mauvais, égal à vous, comme à moi, comme à elle.

**Jonathan Pedneault**